

ENTRE
LES
FEUILLES

DANS LA TÊTE DU METTEUR EN SCÈNE CHRISTIAN DENISART

Prenez un casque, ouvrez votre ordinateur, et écoutez *The Power of the Moog*, Moog étant l'instrument électronique développé avec l'aide de Walter Carlos (qui se fera nommer un peu plus tard Wendy Carlos) et qui vous transportera immédiatement en un autre espace-temps. Laissez-vous emporter. L'artiste aujourd'hui âgée de 83 ans a bouleversé le monde de la musique dès les années 50, 60, 70 en mélangeant la puissance des ordinateurs au génie du piano et sans Wendy la musique actuelle ne serait tout simplement pas ce qu'elle est. Une fois installé·e dans cet environnement, ouvrez *Cœur de chien*, de Mikhaïl Boulgakov, écrit en 1925 et (re)lisez l'histoire de Bouboul, chien errant des rues de Moscou recueilli par le chirurgien Philippe Philippovitch Transfiguroutov qui expérimente sur lui de remplacer son hypophyse par celle d'un humain tout juste passé à trépas. Au fil du temps Bouboul se transforme doucement en un être grossier et alcoolique, identique à l'humain donneur (malgré lui) de son histoire. Entre Frankenstein et satire politique, ce roman a en partie nourri la mise en scène de *Charlie*, imaginaire auquel vous pourrez ajouter une pincée d'*Understand* (1992), la nouvelle de Ted Chiang, « qui pourrait suggérer une fin alternative à l'histoire ».

Ensuite imaginez-vous dans les années 50 en un lieu inspiré des labyrinthes antiques, comme celui de *Laboratory of Dilemmas* dirigé par Charlotte Rampling (sublime dans son rôle de professeure responsable de l'expérience). Créée par George Drivas et présentée à la Biennale de Venise 2017, l'installation vidéo narrative et immersive basée sur la pièce de théâtre d'Eschyle *Les Suppliantes* pose au public un dilemme cruel : faut-il sauver l'étranger ou maintenir la sécurité de l'autochtone ? Elle traite de l'angoisse, de la confusion des individus et des groupes sociaux confrontés à des choix cornéliens. Celles et ceux qui ont eu l'occasion de visiter ce labyrinthe s'en souviennent encore... Enfin plongez-vous dans la peinture en la présence de Varvara Fedorovna Stepanova (1894 - 1958), artiste russe qui se disait « constructiviste ». Le constructivisme russe « pour ses représentations mythologiques du progrès, de la science et du surhomme de demain, cette vision effrayante du futur mais graphiquement sublime », dit Christian Denisart, en ce partage de ses notes de travail, de ses références. Finissez d'un petit tour du côté des archives de la photographie d'époque, où le scénographe Yann Becker a puisé de quoi réveiller notre mémoire collective, entre le geste de l'ouvrier et la mécanique, alors vous aurez visité le cerveau, tout au moins une infime partie, de cette pièce. Sur notre site nous avons ajouté un dernier élément.

Un film. Une perle.

PASCAL SCHOPFER, UN RÔLE SUR MESURE

« Je viens de nulle part », dit-il pour se présenter. Et la phrase résonne avec son rôle. « Je n'ai pas fait d'école de théâtre, mon parcours en tant que comédien s'est construit de rencontres de metteur·euse·s en scène et de chorégraphes avec qui j'ai travaillé des années de suite et dont Christian fait largement partie... ». Son père était horloger, sa mère bohème. « On l'appelait *Madame saucisses* car elle faisait la tournée des bistrotts pour faire goûter des saucisses. J'ai fait les marchés avec elle, pour vendre des bougies, des objets en mousse... Sur le moment cela ne m'a pas appris grand-chose mais ensuite cela m'a fait découvrir une frange de la population où l'être est plus fort que le paraître. Le populaire dans le bon sens du terme. » Puis arriva le théâtre. « Mon premier souvenir de théâtre remonte aussi à elle. Elle faisait partie d'un théâtre amateur et j'y participais. On chantait pour les fêtes et je me suis retrouvé un jour avec un rôle muet. Je devais faire une marionnette et faisais semblant d'être animé par un fil... Je ne me souviens pas de ce que j'ai ressenti, mais je me souviens de l'avant et après où l'on courait dans les couloirs, jouant avec tout et n'importe quoi. Ce ne sont pas des souvenirs de scène, mais cette liberté s'est inscrite au corps et à l'âme. Ensuite j'ai fait une école de commerce, pour faire plaisir à mes parents, et là j'ai suivi un atelier théâtre qui par chance s'y trouvait. Durant ces quelques années, plusieurs personnes m'ont marqué à vie, dont Germain Meyer. Avec lui j'ai percé plus profondément, également avec Didier Chiffelle. On se retrouvait sur une vraie scène, au Casino du Locle, avec une salle pleine, et le plaisir incroyable ressenti à faire ça, cette sensation de marcher sur un nuage, d'être léger, heureux, c'est de là je crois que remontent les premiers plaisirs du plateau et du public. »

Le théâtre est ainsi peu à peu devenu son gagne-pain au même titre que le plaisir reçu à le servir. « Aujourd'hui je ne sais pas ce que je ferai d'autre... C'est le sens de ma vie. J'ai vécu des belles scènes comme des galères et des spectacles à trois sous mais il reste mon univers total. Il y a tellement de formes possibles de théâtre mais il est un moyen d'expression et d'évasion absolument extraordinaire, doté d'une forme de pouvoir politique, de cohésion sociale où toute la société se retrouve. J'ai aussi fait des animations en entreprise, le théâtre de l'opprimé où l'on fait intervenir les gens, ou patient simulé pour le CHUV. Tout est théâtralisation. » Mais Pascal a également, adolescent, eu à travailler sur des chantiers en tant que manoeillon, manoeuvre. Une chance. De celle qui ouvre le regard. « J'ai entendu mille fois la réplique *Va chercher la truelle*, j'ai eu des cloques aux mains, mal partout avec les gestes répétitifs, mais je me sens proche de ces gens. Je sais ce que cela représente de travailler sur des chantiers et trouve insolant que ces métiers ne soient pas plus reconnus. En réalité je trouve le monde insolant, qui ne reconnaît pas la valeur des métiers dits petits et qui pourtant contribuent plus que grandement à son fonctionnement ».

Alors vient le moment de l'écrire, que le rôle de Charlie semble tout entier composé pour lui. En premier pas, pour ce que Pascal est, en son intimité. « Quand je vois le monde, l'état dans lequel il est, parfois je voudrais être plus simple d'esprit, et moins me rendre compte de certaines choses. Comment se barricader, ne pas se sentir détruit par la marche du monde... ? Charlie m'a touché pour sa tendresse, sa délicatesse. L'anormalité est la normalité perdue, cette capacité de marcher sur un fil, d'être funambule. Je suis hypersensible mais ne parviens pas toujours à le vivre, en m'ouvrant vers ce rôle Christian m'a ramené à ça, cette sensibilité vécue, et assumée. Émotionnellement ce n'est pas un rôle facile, le jouer durant un mois, tous les jours, est un engagement. Mais le plus difficile n'est pas d'y entrer, bien plus d'en sortir, après. Et c'est ça aussi le théâtre, ce moment-là, l'instant où le rôle s'arrête, comme lorsque le public rentre chez lui, on rentre chez soi ».

En second pas, pour son talent et le travail d'incarnation qui est le sien. « Ce rôle, je m'étais rendu compte que c'était une chance énorme mais je n'ai pas voulu me mettre de pression. Le personnage est venu au fur et à mesure des répétitions, Christian me laissait beaucoup de liberté, il venait recalibrer certaines intentions, certains ressentis, mais il me laissait chercher. C'est après coup que j'ai pris la mesure de l'engagement physique et moral que ce rôle exigeait. Et sans doute que la partie la plus difficile est la chorégraphie. Le duo avec Loredana nous a pris des heures de recherche. On avait l'impression de piétiner, de ne pas trouver la juste mesure. L'enjeu était de ne pas le faire passer pour ridicule. Jouer le benêt sans tomber dans le pathétique était un point délicat qui nous a rendus très attentifs. »

S'installe un silence. On vient de demander quel serait son mot, à lui, plus précieux que tous les autres. « ... Ma maman m'a donné la chance d'être un enfant porté par sa confiance et son amour. C'est ce mot. Cela me permet de rester cet être rêveur qui passe de longues minutes à regarder le ciel, les gens qui passent, qui travaille, apprend, tombe amoureux toutes les secondes, et qui n'oublie pas cette parole de Jimi Hendrix : "quand l'amour du pouvoir cédera au pouvoir de l'amour, le monde connaîtra enfin la paix". »